

Devenu citoyen américain, il ne vivait cependant que pour son pays natal et comprenait bien que le serment d'allégeance qu'il avait prêté à la constitution américaine ne le relevait pas des obligations que sa naissance lui avait fait contracter envers sa patrie.

Lisez les lignes suivantes qu'il écrivait, il y a deux ans, elles contiennent de nobles et saines pensées :

L'allégeance à un pouvoir ne change pas l'origine du sujet ou du citoyen, elle ne change que sa condition politique.

Avec ma prestation de serment de fidélité à la Constitution des Etats-Unis, rien ne change en moi, ni ma foi religieuse, ni mon amour des traditions nationales.

Que se passe-t-il donc alors ?

Il se passe un contrat politique qui m'ordonne d'observer les lois des différents gouvernements du pays que j'adopte pour patrie, de défendre son drapeau et de travailler à la prospérité générale de la nation. En retour, la constitution du pays me promet protection, me donne droit de délibération et m'ouvre les portes à la représentation nationale, communale ou municipale.

Par l'acte de naturalisation, il ne s'est passé rien de plus entre ma conscience et mon serment d'allégeance.

Et je ne dois pas, moi Canadien, pousser l'exaltation de mon nouveau titre de citoyen de la république américaine jusqu'à renier mon origine française et catholique.

Il y a, cependant, de nos congénères qui, la plupart par adulation et par intérêt, se font plus Américains que les Américains d'origine. Ils sont prêts à tout apostasier pour donner le change à nos concitoyens.

Honte à ces faux frères dont l'ambition ou la cupidité sont des mobiles de trahison, d'apostasie nationale et souvent d'apostasie religieuse !

L'homme qui s'exprimait ainsi, avait le cœur à la bonne place.

Puissent nos compatriotes établis aux Etats-Unis avoir toujours ces paroles présentes à la mémoire et proclamer hautement qu'ils ont l'honneur de posséder ces deux titres : Canadien et Catholique.

Ferdinand Gagnon est mort à trente-sept ans.

\*.\*

La grève se répand de plus en plus aux Etats-Unis, et si cela continue, il est impossible de prévoir les conséquences de l'arrêt des affaires chez nos voisins.

On tient bon des deux côtés, et la situation devient si grave, que la bataille décisive ne peut tarder plus longtemps.

Powderly a bien prévenu Jay Gould qu'il se tenait entre sa fortune et sa ruine, et que d'un mot il pouvait faire pencher la balance selon la réponse qui lui serait faite.

Le millionnaire étique—il est, dit-on, maigre comme un clou et jaune comme un citron—se retranche derrière des faux fuyants et donne des explications qui n'en sont pas, et en attendant rien ne marche.

Il peut avoir raison, mais à coup sûr il n'en a pas l'air.

Attendons la fin.

\*.\*

Il est inutile de rappeler à mes lecteurs les agitations qui, depuis quelques mois, menacent d'ébranler l'édifice social.

En France, bien plus qu'aux Etats-Unis, les mineurs s'agitent et font, à leur insu peut-être, l'œuvre de socialistes enragés. Cependant, il ressort quelque chose de toutes ces luttes intestines : c'est que la république française, qui malheureusement a peut-être quelquefois prêté le flanc aux reproches de ce genre, est loin de faire et d'encourager le jeu de ces cerveaux exaltés qui cherchent à remédier aux maux de la société en la rasant de fond en comble.

Un fait qui prouve amplement mon avancé vient de se dérouler tout récemment, à Decazeville. MM. Duc-Quercy et Roche, le premier rédacteur du *Cri du peuple*, et le second de l'*Intransigeant*, qui s'étaient rendus à cette dernière place, sous prétexte de reportage, mais dont l'intention bien arrêtée était de soulever les mineurs, ont été arrêtés sur un ordre du Gouvernement Français.

Le maréchal des logis, en mettant la main sur l'épaule de M. Duc-Quercy, a exhibé un mandat d'arrêt, dans lequel il était dit que Duc-Quercy était prévenu d'avoir, à Decazeville, depuis moins de trois mois, à l'aide de violence, voies de fait, menaces aux manœuvres frauduleuses, amené ou maintenu ou tenté d'amener une cessation concertée de travail dans le but de forcer la hausse ou la baisse des salaires.

On fit lecture à M. Roche d'un mandat analogue. Les deux journalistes ont été écroués à Villefranche, menottes aux poignets.

A ceux qui persistent à croire que la République française est une menace pour la société, nous leur opposons cette arrestation. Trop de pessimisme nuit.

\*.\*

La semaine de Pâques sera signalée par deux fêtes : l'une musicale, l'autre littéraire, qui méritent une mention spéciale.

Le vingt-huit de ce mois aura lieu un grand concert, donné au bénéfice de M. Frédéric Lefebvre, par l'élite de nos artistes canadiens, afin de fêter son retour à la santé, après une longue et douloureuse maladie.

Cette idée, qui est excellente, n'aurait jamais germée sous le crâne d'un allemand.

On a généralement la mauvaise habitude de fêter un ami en lui donnant un banquet, c'est-à-dire que tout le monde boit beaucoup de champagne et fait de mauvais discours. Le lendemain, on a mal aux cheveux et on répète à tout le monde que l'on rencontre qu'on s'est bien amusé.

Ce qu'il y a de plus clair dans le résultat, c'est un joli bénéfice pour l'hôtelier.

L'innovation que je constate à propos de la fête offerte à notre ami est excellente. Tout le monde profitera de cette belle soirée, et surtout le bénéficiaire qui a tant de droits à la sympathie du public.

Depuis plus un quart de siècle, en effet, Frédéric, comme l'appellent tous ses amis, donne en toutes circonstances le concours de sa splendide voix de basse à toutes les œuvres de charité, et l'excellence de son cœur est appréciée de tous ses concitoyens. Espérons qu'il y aura foule à ce concert.

\*.\*

L'autre fête, toute littéraire, nous sera donnée quelques jours plus tard, par un écrivain de talent, une Française, madame Henry Gréville, dont vous avez sans doute lu plusieurs ouvrages.

Madame Gréville est un des auteurs les plus appréciés en France, et l'Académie a couronné presque toutes ses œuvres.

Quelques détails biographiques ne sont pas inutiles :

Mme Alice-Marie-Céleste-Henry Durand, connue sous le pseudonyme d'Henry Gréville, est née à Paris, le 12 octobre 1842. Elle avait reçu dans sa famille une instruction conformes au programme des lycées français et elle connaissait plusieurs langues modernes lorsqu'elle suivit à Saint-Petersbourg son père qui devint professeur de langue et de littérature française à l'université et à l'Ecole de droit de cette ville. Elle apprit la langue du pays, en étudia les mœurs et commença à les décrire.

Elle avait déjà publié, sous son pseudonyme, quelques nouvelles dans les journaux russes, lorsqu'elle épousa M. Durand, l'un des professeurs français de l'Ecole de Droit. En 1872, elle rentra en France et écrivit avec ardeur sur les sujets empruntés à la vie russe, des romans et des nouvelles qui furent accueillis dans la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Débats*, le *Figaro*, le *Sixième*, le *Temps*, etc.

On a d'elle *Dosia* ; *l'Expiation de Savalli* ; *la Princesse Ogheroff* ; *les Koumissions* (2 vols) ; *Susanne Normis* ; *Sovia* ; *la Maison de Maurère* ; *Nouvelles russes* ; *les Epreuves de Raïsse* ; *l'Amie* ; *le Violon russe*, etc., etc.

Mme Gréville doit donner deux conférences à Montréal.

Sujets : "La vie en Russie" et "La vie à Paris."

\*.\*

Le télégraphe nous a appris ces jours derniers une terrible nouvelle, qui nous arrive d'Espagne.

Lundi, à dix heures du matin, au moment où Sa Grandeur l'archevêque de Madrid arrivait au perron de la cathédrale, un homme, stationné au haut des marches, lui tira un coup de revolver et le blessa à la poitrine. Ce premier coup fut suivi d'un second, puis d'un troisième, qui atteignirent l'archevêque au côté et à la jambe.

L'assassin fut aussitôt arrêté, et sa victime, transportée sans connaissance à la sacristie, reçut les derniers sacrements. L'archevêque a sans doute succombé à ses blessures à l'heure où j'écris ces lignes.

Celui qui a commis ce crime est un prêtre interdit, qui voulait se venger de son interdiction.

Cette assassinat a produit une grande sensation dans le monde entier. Il rappelle celui de l'archevêque de Paris, Mgr Sibour, tué dans les mêmes

circonstances, il y a vingt-huit ans, à l'église de Saint-Etienne du Mont, par Verger.

\*.\*

L'Artillerie de garnison de Montréal, vient de recevoir les médailles commémoratives de la campagne du Nord-Ouest.

Vous savez que ces volontaires, en fait de campagne, ont tout simplement été se promener en chemin de fer, à Régina, et qu'ils n'ont jamais vu le feu. Je ne veux pas leur jeter la pierre pour cela, car je les crois tout aussi braves que les autres, et s'ils n'ont pas tiré le canon, c'est que l'occasion ne s'est pas présentée de le faire, mais ce que je trouve étrange, c'est qu'ils reçoivent leurs médailles les premiers, alors que le soixante-cinquième aurait dû passer avant eux.

Le ministère de la guerre ne m'a pas l'air des mieux organisés.

\*.\*

Tous les amis des lettres et des sciences apprendront avec plaisir que M. Faucher de Saint-Maurice vient d'être nommé membre correspondant de l'association française pour l'avancement des Sciences, section de géographie.

Le talent de M. Faucher de Saint-Maurice est universel, écrivain de grand talent, il trouve moyen de s'occuper de tout, lettres, sciences, arts et même de politique.

Constatons une fois de plus que la France s'occupe de nous, et qu'elle cherche toujours à associer tous nos talents et nos sommités.

\*.\*

Nos cousins de l'autre côté de l'océan, jettent aussi les yeux sur notre pays, pour s'occuper de questions essentiellement pratiques.

C'est ainsi qu'on annonce que deux cent cinquante familles françaises vont venir s'établir sur les bords du lac Témiscamingue.

Tant mieux, c'est là le genre d'émigrants qu'il nous faut, des cultivateurs, honnêtes, vigoureux, et travailleurs.

Il y a place pour eux ici, et ils trouveront dans nos campagnes l'indépendance, et le travail aidant, l'aisance.

\*.\*

On me dit qu'il est fortement question de charger Hébert, notre sculpteur distingué, d'exécuter les statues historiques et allégoriques qui doivent orner le palais législatif de Québec.

Bravo !

\*.\*

Il n'est si grand malheur qui ne prête matière à rire aux Français, dit-on souvent ; Voyez si nous sommes dignes de nos parents.

Aux premières nouvelles de l'inondation, alors que l'eau envahissait les quais, les rues, les places, les caves, les magasins et les maisons, un digne citoyen, que je connais bien—mais que je ne nommerai pas—me dit tout bas :

—En constatant les résultats des efforts du comité d'inondation, je renonce à l'échevin Stevenson, à ses pompes et à ses œuvres !

—Je rencontre Provencher, dix minutes plus tard.

—Eh bien ! lui dis-je, l'eau monte.

—Oui, la population flottante augmente !

LÉON LEDIEU.

## NOTES ET IMPRESSIONS

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reste.

Après votre propre estime, c'est une vertu que de désirer l'estime des autres.

Il faut mettre ensemble la justice et la force, et pour cela faire que ce qui est juste soit fort et que ce qui est fort soit juste.

Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point y penser ; c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux.